

C'EST BIEN D'ÊTRE NOSTALGIQUE

C'est peut-être la fin.

Si je dispute la Coupe du monde en septembre, ce sera la troisième et la dernière aussi.

Je n'ai jamais été nostalgique, j'ai toujours su qu'il fallait avancer, ne pas regarder derrière soi, mais à 35 ans, j'ai eu soudain envie d'arrêter l'engrenage. D'aller chercher loin au fond de moi, pour expliquer ce qu'a été ma vie jusque-là. Avant de passer à autre chose.

Peut-être que je n'étais pas fait pour devenir ce que je suis.

Je me souviens très bien que, adolescent, ma mère me racontait souvent qu'elle avait un jour rencontré un

Bleu à l'âme

médium. Celui-ci lui avait annoncé un grand malheur. Mais il avait ajouté : « Votre fils a un don. » Après le décès brutal de ma sœur, ma mère s'est persuadée que ce « don », c'était le rugby. Elle répétait : « Tu seras en équipe de France, moi, je te le dis ! » Et je lui répondais : « Mais, m'man, tu m'as fait nain ! Comment veux-tu que je sois en équipe de France avec mon 1,72 mètre et mes 68 kilos, quand il y a des types qui ont des bras comme des cuisses et des cuisses comme des arbres ? »

Elle ne répondait pas. Elle était sûre d'elle.

La première partie de la prédiction s'était malheureusement réalisée, laissant un immense vide parmi nous, ma mère ne pouvait pas imaginer que la deuxième partie ne deviendrait pas réalité pour le combler. Et mon père est devenu mon premier allié.

À mes débuts, je ne jouais pas tout seul au rugby. Je jouais à trois. Avec mon père. Et ma mère. Mon jeu n'était pas aussi performant qu'il l'est devenu parce que je ne savais pas pour qui je jouais. Est-ce que je jouais pour les spectateurs ? Pour mes parents ? Pour moi ? À aucun moment je ne m'étais posé la question, pourtant capitale : « Est-ce que je joue vraiment pour moi ? » C'est quand il a fallu que j'y réfléchisse que j'ai pu donner un sens profond à ce que je faisais. Je ne savais

C'est bien d'être nostalgique

ni pour qui je jouais, ni pour quoi. La rage que j'éprouvais et celle de mes parents décuplaient ma motivation. De ce drame une force énorme était sortie comme si mon mal-être avait accru ma volonté. Comme si le malheur m'avait permis d'atteindre des limites que je ne soupçonnais pas.

Quand on écrit un livre, on cherche ainsi à exorciser certaines douleurs, à se souvenir des gens qui ont compté, des émotions les plus fortes partagées avec des proches ou des inconnus. On cherche à faire le tri entre ce qui semble digne d'être raconté, ce qui a vraiment compté. Et cela n'a pas toujours été facile. Parce qu'il faut décrire les gens qui m'ont accompagné, qui m'ont aidé à grandir, décrire aussi des situations vraiment intimes. Sinon, pourquoi écrire ? Écrire, c'est laisser une trace de ce qui a été. Il fallait prendre le temps, disposer du recul nécessaire pour trouver les mots justes. Je voulais donner à lire quelque chose de fort. Qui ne s'arrête pas à la simple évocation de mes meilleurs matches. Dans ce livre, j'ai pu exprimer exactement ce que je voulais dire. C'est tout bête, et compliqué à la fois : je m'efforce d'être quelqu'un de bien. En voulant tout raconter, je vais probablement rendre des gens malheureux, rouvrir des plaies. Même si j'en suis

Bleu à l'âme

désolé, je sais que c'est le prix à payer. J'avais envie de montrer ce que j'ai vraiment au fond des tripes, de montrer que quoi qu'on puisse vous dire, tout est possible et qu'on peut réaliser ses objectifs, à condition d'être bien entouré.

Je sais déjà ce qui va me manquer : avant tout, l'odeur des vestiaires et le jeu.

Un vestiaire de rugby, ça sent la peur, le doute et la force. On y apprend que tout seul, on n'est rien, mais qu'avec les autres, on peut réaliser de grandes choses. On y apprend surtout que le rugby est à l'image de sa vie. On peut monter très haut mais aussi descendre très bas, comme on gagne, comme on perd. Nul ne peut maîtriser ni la victoire ni la défaite, c'est le principe même du jeu, son immense source de plaisir et également de souffrance. Le sport de haut niveau fait mal et je le savais. Les échecs font mal bien sûr, les coups font mal. J'avais envie de me faire mal. Mais plus on prend de l'âge et plus c'est difficile d'accepter de souffrir. C'est souvent pour cela que les carrières prennent fin. Les sportifs en terminent avec le haut niveau pour des raisons plus souvent mentales que purement physiques. On pense que c'est le corps qui dit stop, mais qui sait si ce n'est pas l'esprit qui cède en premier ?

S'il n'y avait que le jeu, ce serait magique. Il n'y a pas d'émotion plus grande que de rentrer sur le terrain.

C'est bien d'être nostalgique

Sortir du vestiaire en groupe, toiser l'adversaire, immobile avant l'affrontement, tenter de le dominer du regard et puis pénétrer dans l'arène. Sentir toute cette énergie circuler dans mon corps, l'adrénaline parcourir mes veines, les supporters si proches, la pression monter. Regarder. Respirer. C'est aussi pour cela que je joue.

À Toulon, pour que les adversaires comprennent bien qu'il n'était pas question qu'ils gagnent chez nous, il arrivait que les lumières des couloirs qui mènent au terrain s'éteignent. La première bagarre éclatait dans la pénombre, dans cet étroit passage qui n'appartenait qu'à nous. C'était des temps plus rudes, mais l'émotion est aussi forte aujourd'hui dans les couloirs plus policés du rugby professionnel.

Ma vie s'est jouée sur le fil du rasoir, j'en suis conscient.

Enfant, je n'ai jamais manqué de rien, même si mes parents n'étaient pas millionnaires. Mais après le drame qui a failli détruire notre famille, après les moments terribles de l'adolescence, bref, avant le rugby, je sais bien que, à tout moment, j'aurais pu basculer. Et peut-être même encore aujourd'hui. À un proche qui demandait à Max Guazzini, « mon » président du Stade français : « Que ferez-vous quand Christophe arrêtera de jouer ? », il a répondu, comme à son habitude, par une boutade : « J'irai le voir en prison ! » Max sait bien qui je suis :

Bleu à l'âme

quelqu'un de très attentionné, avec un petit côté mauvais garçon.

Ce livre est là pour montrer que tout n'a pas été facile, qu'il m'a fallu tomber, revenir, tomber encore. Renaître pour enfin exister.

Quand mon nom est sorti du chapeau à la veille de la Coupe du monde 2003, cela a changé le cours de ma vie. Si je n'y avais pas participé, je n'aurais pas connu le même destin. J'aurais sûrement déjà raccroché les crampons. Je ne rêverais plus de rugby. Je n'aurais sûrement pas osé faire ce livre. Et je l'aurais regretté.